



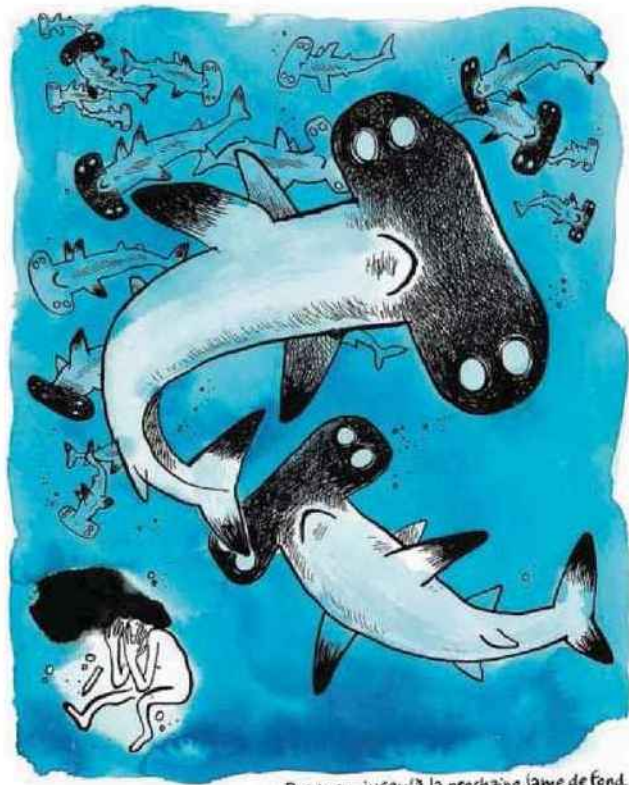
**Vivante.** « J'ai l'air  
d'une frêle brindille,  
mais je suis quelqu'un  
de costaud. »  
Corinne Rey,  
alias Coco, à Paris,  
le 4 février.

# « Le jour où je ne pleurerai plus... »

Dans un album bouleversant, la dessinatrice Coco livre enfin son récit du 7 janvier 2015. Et réaffirme sa volonté de « Dessiner encore ».

PAR ROMAIN BRETHES ET CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

On se demande comment certaines personnes tiennent encore debout. Et l'on s'incline devant la vie qui se bat, heureux de voir la ressource qu'elle a. La saloperie ne gagne pas toujours. Le noir aussi se traverse. Ainsi de Corinne Rey, alias Coco, dont on vient de terminer l'album, *Dessiner encore*, sonné et ébloui. L'histoire d'une jeune femme, si bien là où elle était, au sein de *Charlie Hebdo*. Qui s'épanouissait avec ses crayons en apprenant le métier auprès de maîtres qu'elle admirait. Et qui, à 32 ans, voit débarquer l'innommable, sous la forme de deux hommes encagoulés et armés jusqu'aux dents, venus faire couler le sang dans un lieu solaire tellement pas fait pour eux. « *Le 7* », comme elle dit, sans préciser. Encore un livre sur *Charlie*? Non. Riss, rencontré au moment de la parution d'*Une minute quarante-neuf secondes*, texte terrible et beau, nous avait confié, alors (voir *Le Point* n° 2456): « Pour moi, c'est le critère: [ceux qui étaient] dans la pièce ou en dehors de la pièce... » Pour Coco, pas si simple. La jeune femme fut dans la pièce puis hors de la pièce, dans un entre-deux insupportable dont on sent encore le poids dans chacun de ses mots, clairs, précis, mais qu'elle énonce comme on avance sur une paroi glacée, crampon après crampon. Sortie de la salle de rédaction pour fumer une cigarette, elle s'est retrouvée nez à nez avec les terroristes. Ils l'ont contrainte à composer le code de la porte leur permettant d'accéder aux locaux et d'ouvrir le feu sur ses amis, « notre équipe », dit-elle. Et si... Et si... Les pages qu'elle consacre à ce « et si... » sont d'une honnêteté qui coupe le souffle et les jambes. Coco est dans la pièce. Elle est surprenante. Si loin du personnage par lequel elle se caricature dans l'album, long nez, long menton. Alors qu'on a devant nous une femme gracieuse, à la fois timide et solide. Avec Riss, elle est le dernier lien avec le *Charlie* d'avant. Certains ont préféré tourner la page. Riss et elle assument aujourd'hui courageusement l'histoire chargée du journal, avec cette étiquette qu'on leur accole malgré eux : celle de « survivants ». *Dessiner encore*: beau titre qui ne semble



**Prédateurs.** Dans les premières pages de son album, Coco se représente luttant contre la noyade, environnée de squalos évoquant les cagoules des deux tueurs.

plus une évidence pour tellement de gens. Trop cher, le prix de la liberté? *Dessiner encore*, ou comment lutter pour ne pas s'abandonner aux vagues du désespoir, peintes à l'aquarelle, quand deux fantômes continuent à vous poursuivre où que vous alliez afin de vous empêcher de vivre. Ce qu'ils n'ont pas réussi à faire : ce beau livre, sincère, bouleversant, tendre, sacrément vivant, prouve qu'elle respire à nouveau. ■■■

■■■ **Le Point: Pourquoi vous représenter sous un jour aussi peu avantageux?**

**Coco:** Je ne le trouve pas moche, moi, ce personnage! Et puis ce n'est pas exactement moi. Regardez-le bien: il a un gros pif, et moi, j'en ai un tout petit. Je crois que j'avais besoin de mettre de la distance... Pour mettre de l'espace, de l'oxygène. Dessiner une petite bonne femme toute simple qui diffère des autres personnages de notre équipe, que j'ai tant admirés et que je dessine de façon réaliste. L'idée était d'essayer de devenir un spectateur plutôt que de toujours être l'acteur d'une scène que l'on rejoue sans cesse. Mais c'est une fausse distance, vous l'aurez compris.

**Les scènes où Cabu vous donne ses trucs pour le dessin sont d'une grande tendresse...**

Quand je suis arrivée à *Charlie*, j'avais sans doute besoin d'une famille. Et cette famille m'a construite. *Charlie Hebdo*, je ne connaissais pas vraiment. Je viens de Haute-Savoie, d'Annemasse, une ville frontalière. À la maison, on ne parlait pas de politique. J'ai grandi avec une fratrie très serrée, un père assez absent car il travaillait beaucoup, une mère qui avait des problèmes d'alcool. Je devais gérer des choses qui n'étaient pas de mon âge. Je n'avais qu'une envie, c'était de mettre les voiles. Le dessin me permettait de me réfugier ailleurs. Je suis arrivée à *Charlie* en 2007 pour un stage de dessin. J'étais à Poitiers à l'École européenne supérieure de l'image. Arrivée en fin de cursus, comme mes dessins frôlaient le trash et l'humoristique, traitaient de société et des rapports entre hommes et femmes, avec pas mal de sexe parfois, un professeur m'a recommandé de faire mon stage à *Charlie Hebdo*. J'ai envoyé quelques dessins dans un dossier, que j'ai taché de café par accident juste avant l'envoi. Mais je l'ai envoyé quand même, et Cabu s'en est souvenu. Je me suis donc politisée au contact de l'équipe, et de Riss en particulier. J'ai découvert le monde à travers *Charlie*. Pour revenir à Cabu... Il était d'une extrême humilité, il ne se considérait pas comme un prof, alors que, pour moi, il était le meilleur au monde. J'ai été fauchée en plein apprentissage. Comment faire alors, après l'irremplaçable?

**Pourquoi avez-vous attendu autant de temps pour raconter?**

Laurent Muller, mon éditeur aux Arènes, m'avait sollicitée peu de temps après la sortie de l'album de Luz, je crois. « Si tu veux en parler, on est prêts. » Mais ça n'allait pas du tout à ce moment-là. J'avais la tête dans l'attentat. Je n'arrivais pas à m'en dépit. J'ai connu



**Famille.** Reconstitution, par Coco (en bas à dr.), de la dernière conférence de rédaction de « *Charlie Hebdo* », le 7 janvier 2015, quelques minutes avant l'arrivée des frères Kouachi (planche de dr.).

« La beauté, la simplicité du quotidien, les petits plaisirs banals, cela devient insupportable parce qu'on ne se sent pas légitime à les vivre... » COCO

deux à trois années très difficiles, avec des moments de brouillard, des blancs énormes, qui alternaient avec des moments de grande lucidité. Et puis il y avait le journal... J'avais choisi de continuer et, si je ne dessinais pas, c'était comme s'ils avaient gagné. Comme un mort de plus... Le déclic, ça a été le procès des attentats qui se profilait. Pendant un an et demi avant le procès, j'ai commencé à réfléchir à ce que j'allais dire, à comment j'allais le dire, moi qui suis extrêmement réservée, pour ne pas dire timide.

J'ai alors commencé par dessiner des vagues, une image qui puisse être comprise de tous, et qui ne me dévoile pas totalement. Je ne voulais pas commencer frontalement par la barbarie, par l'horreur. Cette vague, empruntée à Hokusai, représentait comme une griffe qui vient s'abattre, quelque chose d'une très grande violence.

**Il y a ces planches impressionnantes, qui se décomposent à l'infini à partir d'un « Et si... »...**

Avec ces « Et si », je voulais montrer la manière dont j'ai ressenti tout ça. « Et si ? » C'est la question que je n'ai cessé de me poser: est-ce que les choses auraient pu se dérouler différemment, le 7 ? Mais, à la fin, j'arrivais toujours à la mort...

**... Que vous ne dessinez pas...** Ces morts, je les ai vus, cela m'a suffi. Partager ces images-là, qui plus est dans un livre de dessins ? C'est indicible, irreprésentable.

**Dans une scène où vous contemplez un paysage, vous écrivez qu'« il y a dans la beauté quelque chose d'insoutenable »...**

La beauté, la vie, la simplicité du quotidien, des petits plaisirs banals, tout cela devient insupportable parce qu'on ne se sent pas légitime à les vivre. La beauté a quelque chose d'hypervolent, car elle vous renvoie constamment à l'horreur. Ça me saisit encore: je vois quelque chose de trop beau et je me dis: « Tu ne devrais pas être là pour le vivre. » Ma fille par exemple, et ça m'attrape... Je ne sais toujours pas ce qui a fait dans l'esprit des Kouachi que je sois encore là. C'est parti dans l'insondable... J'y pense de manière moins obsessionnelle, mais j'y pense. À chaque claque que me donne la vie. Je vis pleinement les choses, je me dis qu'il le faut et, en même temps, je ne peux pas ne pas penser aux autres, qui ne peuvent plus les vivre... Je suis dans un entre-deux permanent.

**Dans le livre, vous renvoyez dans les cordes ceux qui commentent ce que vous avez fait, ou pas fait, le 7 janvier 2015. Il y a la culpabilité d'être en vie, et cette case terrible avec**



■■■ **votre main qui fait le code, sous la menace... Vous êtes sortie de ce « Et si » ?**

Je ne peux pas dire que je me sens coupable, car aujourd'hui j'ai compris que je ne pouvais rien faire. Les seuls coupables, ce sont les Kouachi. Je me sens bête de le rappeler, mais c'est tellement évident : qui avait les armes ? Qui a tiré ? Mais avoir traversé ce moment, et avoir été impuissante, m'a fait me sentir coupable, même si je ne l'étais pas. J'aurais aimé faire tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher ce qui s'est passé. Cette impuissance est difficile à gérer. On n'est pas préparé à vivre une violence pareille. On est vidé de notre contenu. Personne ne peut comprendre ce que j'ai traversé.

**Et pourtant les gens ont été blessants ?**

Même des gens proches m'ont atteinte, me disant : « Mais, toi, Coco, tu n'as perdu personne dans l'attentat... » Le « À ta place », je l'ai beaucoup entendu, aussi, et il m'a fait me sentir encore plus seule. Le « À ta place » banalisait quelque chose qui était tout sauf banal. (Elle s'arrête, s'excuse) Physiquement, c'est incroyable comme ça retentit encore. Et, pourtant, même si j'ai l'air d'une frêle brindille, je suis quelqu'un de costaud. Souvent, je pleure du 7 janvier, mais le jour où je ne pleurerai plus, c'est que je me serais résignée, et ce sera terrible. On a

vraiment traversé ça de manière différente. Riss a peut-être dû vous le dire, on a rarement osé parler de ça entre nous... Parce que c'est difficile de renvoyer l'autre à ça. Peut-être attendait-il quelque chose de moi que je n'ai pas été capable de donner... Le problème, c'est celui de l'impuissance. Il faut la dépasser, se rendre utile autrement, dans mon cas, en dessinant. Parce qu'on entend ça aussi : « Ils l'ont bien cherché avec leurs dessins », ce refrain lançant qui sous-entend qu'on aurait été responsables ! Non, on est innocents, et on faisait des dessins. Et la seule réponse à un dessin, c'est un autre dessin, ou un débat, en tout cas ça se passe sur le terrain des idées.

**Le « New York Times » a renoncé à publier des dessins de presse dans son édition internationale.**

Céder aux pressions des réseaux sociaux, aux discours moralisateurs, alors qu'il ne faudrait céder sur rien ! Cavanna disait qu'un dessin de presse, c'était « un coup de poing dans la gueule », et Cabu ajoutait : « Un coup de poing dans la gueule, mais dans un gant de velours. » Il y a tout un ensemble de nuances dans le dessin de



**Espoir.** « Il y a dans la beauté quelque chose d'insoutenable », dit Coco, dont l'album est aussi un réapprentissage de celle de la vie. Quand la couleur réapparaît...

**« J'aurais aimé faire tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher ce qui s'est passé. Cette impuissance est difficile à gérer. »**

COCO

presse, de la violence à la consolation. Le dessin est le trait d'union entre l'idée et l'image, rien ne peut le remplacer, pas plus une photographie qu'une tribune. **Riss déclarait il y a peu que si « Charlie » republiait les caricatures, vous seriez plus seuls que jamais. C'est aussi votre avis ?**

Nous les avons publiées de nouveau avant le procès, et il me semble qu'il n'y a pas eu grand monde pour trouver à y redire. Certaines personnes attendaient ça du journal. J'ai envie de croire qu'il reste quelque chose de la grande manifestation du 11 janvier. On aura beau la retourner dans tous les sens, ce moment a existé, on ne l'a pas inventé. Mais c'est vrai que je suis parfois consternée par la manière dont certains ont évolué, notamment à gauche. Quand je vois que Jean-Luc Mélenchon a participé à la manifestation contre l'islamophobie le 10 novembre 2019, aux côtés d'islamistes, alors qu'en 2010 il s'exprimait sur le voile et la burqa en se demandant comment on pouvait enfermer les femmes à ce point... Il était un partisan farouche de la laïcité, et Charb s'entendait bien avec lui. Aujourd'hui, il s'enlise et s'embourbe, hélas comme une grande partie de la gauche. **Parmi les caricatures qui ont été montrées par Samuel Paty, il y avait un dessin de vous... Comment avez-vous réagi ?**

Ce dessin coïncide avec la sortie, en 2012, de *L'Innocence des musulmans*, un navet anti-Mahomet que quasiment personne n'avait vu, et qui a provoqué une grande fureur dans le monde musulman. Nous l'avons traité dans *Charlie Hebdo* comme un fait d'actualité, mais pas davantage. J'ai fait ce dessin, « Mahomet, une étoile est née », comme j'aurais pu représenter Jésus. C'était une allusion au Walk of Fame de Hollywood, avec ses étoiles du cinéma sur le trottoir, et notre étoile corporelle, graphiquement, c'est le trou de balle pour le dire vulgairement. Voilà l'histoire de ce dessin. Samuel Paty a fait son travail, a enseigné, éduqué, un obscurantiste l'a tué pour cela. **Vous allez continuer à « Charlie » ?**

Bien sûr. Aujourd'hui, je suis vue comme une « ancienne ». Ma formation n'était pas achevée, mais j'ai toujours sous le coude pour les nouveaux arrivants un petit Jacques Brel, un petit Jean-Marie Le Pen caricaturés par Cabu. J'espère être un relais et transmettre un peu de ce que j'ai appris ■

*Dessiner encore*, de Coco (Les Arènes, 350 p., 28 €). En librairie le 11 mars.